

J-F Bernachot

Nous sommes debout



Illustration de couverture © Léa Laujevardi

Rendez-vous sur la page facebook du livre: Nous Sommes Debout roman.

I. LES INTRUS

Aux alentours de la commune chrétienne de Nasara, en Syrie, un hélicoptère atterrit. Deux hommes en sortirent, et le déchargèrent péniblement de nombreuses lourdes caisses. Un vent chaud balayait leurs visages, leurs deux vies prenaient un nouveau tournant. L'engin finit par repartir. Et avant qu'ils eurent pu entamer quoi que ce soit, ils se retrouvèrent confrontés à une situation peu enviable.

Un individu étrangement accoutré apparut, qui s'écria: « Les mains sur la tête! Les mains sur la tête! Vite! ».

Vladimir, un des deux hommes qui étaient mis en joue, n'était pas du genre à se laisser déconcerter par si peu. Son précédent contact avec le désert était lointain, et en bon mystique qu'il était, il songeait à ce qu'avaient pu ressentir les premiers Pères de la Chrétienté: ceux précisément qui, jadis, avaient vécu dans ledit désert.

César, son compagnon d'infortune, quant à lui bien moins mystique, était prêt à vendre chèrement sa peau face aux huit kalachnikov pointées sur eux. Sa faiblesse consistait en son agressivité, qu'il avait parfois du mal à gérer. Heureusement, Vladimir savait le canaliser.

D'un bref signe de la tête, ce dernier lui intima de suivre les consignes.

Une voix: « Malik, ce sont des espions d'Assad! Abattons-les maintenant! ».

Malik répondit: « Nous ne le pouvons pas ».

Abdel eut un geste de dépit et protesta encore: « C'est la guerre! On n'a pas les moyens de faire des prisonniers et de les entretenir! Tuons ces chiens! ».

César s'emporta: « Tu crois que j'ai peur de la mort? J'ai le courage de dix lions! Mais toi, tu n'as rien entre les jambes! Lâche ton arme, et bats-toi comme un homme! Je vais te manger les tripes! ».

Un « non » de la tête de Vladimir l'interrompit net, ce qui n'empêcha pas que, l'instant d'après, il mordît la poussière, à plat ventre sur le sol. Un homme au type asiatique venait de le faucher par l'arrière, et, dans le même mouvement, avait dégainé un poignard, le plaquant d'un geste aussi précis que résolu contre sa gorge, puis avait levé les yeux vers Abdel, sans doute dans l'attente de son signal pour la mise à mort. Le tout s'était déroulé dans un silence assourdissant.

Abdel, bouche-bée, ne sut comment réagir. Il n'avait pas prévu la réaction de Tarek le Ouïghour, son second. Vladimir, quant à lui, eut un léger frémissement, mais se reprit aussitôt, et, l'air absent, se tint coi.

Malik, qui venait de s'opposer à l'exécution sommaire des deux étrangers,

songea instantanément au fait que Vladimir, par cette apparente indifférence, cherchait au fond à ne pas en rajouter dans cette atmosphère si électrique, et en son for intérieur, il approuva cette attitude. Il sentait que cet homme, loin d'être paralysé par la peur, venait de calculer son attitude en un éclair, avec un admirable sang froid. Il s'éprouva alors comme un arbrisseau faisant face à un bloc de granit. Dans sa tranquillité même, Vladimir dégagait une aura de force peu commune. Il était du genre de ceux qui se positionnent d'office comme étant plus grands que la plus grande des épreuves. Ayant fait ces constatations en l'espace d'un battement d'ailes de mouche, la seconde suivante, Malik intervint: « Non, Tarek! Dans le Coran, il est écrit: *Si quelque idolâtre te demande un asile, accorde-le-lui, afin qu'il puisse entendre la parole d'Allah, puis fais-le reconduire en un lieu sûr. Ceci t'est prescrit, parce que ce sont des gens qui ne savent pas (Sourate 9, verset 6)*. Si nous devons accorder l'asile aux idolâtres qui nous le demandent, à plus forte raison le devons-nous pour des gens du Livre ».

Abdel s'échauffa: « Quel asile? Qu'ont-ils demandé? Ils sont armés en plus! Tuons-les, et qu'ils aillent en Enfer, ces fils de chien! ».

Malik le reprit: « Ils ont des armes, mais ne s'en sont pas servis, ni même n'ont essayé de le faire. Peut-être viennent-ils en paix, peut-être pas. Nous devons être prudents, mais point leur faire du tort injustement. Prenons le temps de les présenter à l'imam Kader, et de les interroger ».

Puis, s'adressant à Vladimir et César: « Nous demandez-vous l'asile? ».

Vladimir répondit par l'affirmative.

Leurs caisses furent fouillées: du matériel de camouflage, des AK-47, des fusils dragunov, des lunettes à vision nocturne, des silencieux, des munitions, des mines antipersonnelles, et même des mine antichars.

Après avoir relevé César sans ménagement, Tarek le Ouïghour fixa de ses yeux de félin le regard glacé de Vladimir. Instant hors du temps: les deux hommes se jaugeaient. Immédiatement, ils surent qu'ils étaient de la même trempe: le vide de l'un répondait au vide de l'autre.

Par ailleurs, durant la fouille de Vladimir, Abdel trouva un carnet sur lui. Ne sachant pas lire le russe, il ne comprit pas le texte sur lequel il tomba. Il demanda alors à l'homme de le lui traduire, ce qu'il fit. Ceci fait, Abdel s'en désintéressa visiblement.

La ballade du loqueteux

Loin des appels
De la vie mondaine,
Je parcours les ruelles
De cette âme humaine
Si propre à chacun
Quant à la forme,
Mais avec un fond commun,
Telle une céleste norme.
Mais où vais-je donc?
Je l'ignore, j'erre...
Et qu'y a-t-il derrière ces joncs?
Rien d'autre que le Désert.
Flashes amoureux
M'accompagnant, rêver
M'est devenu luxueux:
Je dois tout abandonner,
Mais ce n'est pas sans regret.
Je marche, car il faut bien
Avancer, sans cesser,
Ni penser que c'est vain.
Je piétine les dogmes,
Et idées prêtes à porter.
Je ne veux pas que l'Homme
Que je suis se laisse
Manipuler. Tout comme tous,
Au-delà de mon « Moi »,
C'est l'Humanité qui pousse,
L'Homme responsable est un Roi...

Telle est ma foi!

Eh di di da
S'il vous plaît, laissez-moi
Arpenter seul ma voie
Eh di di da
A la recherche du Soi,
Je suis marcheur comme il se doit.
Eh di di da
Par la peur de haine armée,

Humanité criblée.
Eh di di da
Cette vie n'est qu'un pont,
Je me défie des maisons.

L'Insaisissable
Est mon Seigneur,
Insatiable,
J'avance avec vigueur.
L'Ineffable
Est mon labeur,
Intraitable,
J'agis avec rigueur.

Au cours de mon histoire,
Des proches avaient placé
Sans doute en moi leurs espoirs,
Mais leur miroir s'est brisé:
Je n'ai su que les décevoir...
Veuillez m'en pardonner,
Seulement, qui donc a su me voir?
J'ai été ignoré.
« Va vers toi-même »:
Nulle concession là-dessus;
La vie, c'est d'abord « Je t'aime »,
Bien que ce ne soit pas su.
Le destin m'a emporté,
Tel le vent capricieux,
Moi, cet homme si empoté,
J'ai senti l'Appel des Cieux.
Je vois que le temps file,
Et il est si précieux;
Bien fou qui le gaspille:
Il est une grâce de Dieu.
Je piétine les dogmes,
Et idées prêtes à porter.
Je ne veux pas que l'Homme
Que je suis se laisse
Manipuler. Tout comme tous,
Au-delà de mon « Moi »,
C'est l'Humanité qui pousse,
L'Homme responsable est un Roi...

Telle est ma foi!

Eh di di da
S'il vous plaît, laissez-moi
Arpenter seul ma voie
Eh di di da
A la recherche du Soi,
Je suis marcheur comme il se doit.
Eh di di da
Par la peur de haine armée,
Humanité criblée.
Eh di di da
Cette vie n'est qu'un pont,
Je me défie des maisons.

L'Insaisissable
Est mon Seigneur,
Insatiable,
J'avance avec vigueur.
L'Ineffable
Est mon labeur,
Intraitable,
J'agis avec rigueur.

Sur mon chemin,
L'on ne cesse de tomber,
Cela semble bien vain
Mais l'enjeu est la dignité.
La chute est permise,
Mais se relever est exigé,
Humilité de mise,
Dans la ténacité.
Chercheurs de bonheurs – béats,
Votre place n'est pas ici – C'est ça!
Souffrir est un honneur – Et la
Lutte est ma vie – *Yalla!*
Guerre Sainte!
Contre la vanité
De mon « Moi », plaintes
Futiles à rejeter!
Dans la simplicité
Du quotidien, se dépasser,
Refuser de se laisser

Piéger par un portrait figé!
Je piétine les dogmes,
Et idées prêtes à porter.
Je ne veux pas que l'Homme
Que je suis se laisse
Manipuler. Tout comme tous,
Au-delà de mon « Moi »,
C'est l'Humanité qui pousse,
L'Homme responsable est un Roi...

Approcher Dieu est ma joie!

Eh di di da
S'il vous plaît, laissez-moi
Arpenter seul ma voie
Eh di di da
A la recherche du Soi,
Je suis marcheur comme il se doit.
Eh di di da
Par la peur de haine armée,
Humanité criblée.
Eh di di da
Cette vie n'est qu'un pont,
Je me défie des maisons.

L'Insaisissable
Est mon Seigneur,
Insatiable,
J'avance avec vigueur.
L'Ineffable
Est mon labeur,
Intraitable,
J'agis avec rigueur.
(x2)

II. INTEGRATION

Les deux prisonniers avaient été amenés dans une maison de Nasara.

Abdel ne cessait de récriminer. Si Malik avait entravé les mains des prisonniers, il les avait aussi traités comme des invités de marque, s'appuyant sur la référence coranique suivante:

Ils [les justes] ont distribué, à cause de Lui, de la nourriture au pauvre, à l'orphelin, au captif, en disant: « Nous vous donnons cette nourriture pour être agréables à Allah, et nous ne vous en demanderons ni récompense ni action de grâces. Nous craignons de la part d'Allah un jour terrible et calamiteux (Sourate 76, versets 8-10) ».

Selon les dires d'Abdel, Malik n'était qu'un intellectuel, voire un poète, complètement déconnecté de la réalité. Certes, sur le terrain, il était un bon tacticien, même une sorte de génie en la matière, et il n'avait pas peur du feu, mais trop de scrupules l'empêchaient de porter des coups aussi forts qu'ils auraient dû l'être.

Abdel et Malik appartenaient à un groupe de la mouvance de l'Armée Syrienne Libre (ASL). Ce groupe était dirigé par l'imam Kader, ancien officier de l'armée irakienne, et héros légendaire de la guerre contre l'Iran. Après la répression ayant suivi la première guerre du Golf, il était devenu un farouche opposant à Saddam Hussein, et était passé clandestinement en Syrie, où il finit par devenir un guide religieux très respecté par les tribus sunnites, bien que fort atypique. Dès le début de l'insurrection armée contre le régime de Damas, il avait alors rejoint l'ASL, et se donnait maintenant comme mission de protéger Nasara, fief chrétien, contre l'avancée de Daech.

Certes, au sein de l'ASL, nombre de commandants avaient argué que la protection des Chrétiens était tout sauf prioritaire, mais l'imam avait donné l'argument selon lequel il ne fallait pas laisser à Assad l'exclusivité de cette protection.

Les Occidentaux étaient majoritairement des Chrétiens, et de fait, ils s'identifiaient à leurs frères menacés de Syrie. Et si Assad pouvait se présenter comme le protecteur exclusif de cette minorité, cela serait un frein à la volonté des Américains et de leurs alliés d'abattre le régime de Damas.

De sa voix monocorde et presque détachée, l'imam Kader exhortait l'ASL à prendre ses responsabilités, et à se démarquer des barbares de Daech, ou des autres groupes jihadistes, en prenant en charge la protection des minorités.

Nombre de membres de l'ASL, en tant que Sunnites, avaient de la rancœur contre les Chrétiens. Leur problème n'était pas vraiment d'ordre religieux, mais politique. Le régime Baas, aux mains des Alaouites en Syrie (faussement considérés comme une branche du Chiisme, bien qu'ils en fussent politiquement proches), s'était aussi appuyé sur les Chrétiens pour asseoir son pouvoir contre la majorité sunnite.

Les débats furent donc véhéments. Il fallait dire que l'ASL, bien que présentée par les Occidentaux comme une opposition à Assad « fréquentable », était en grande partie infiltrée par des fondamentalistes musulmans, peu enclins à la tolérance vis-à-vis des minorités religieuses, et s'étant à l'occasion joints à des groupes comme Al-Nosra (lié à Al Qaida), ou le Front Islamique, dans des attaques contre celles-ci. L'on décida néanmoins de finalement laisser l'imam Kader, avec sa petite troupe, faire ce qu'il voulait, pourvu qu'il ne demandât pas de renforts, ni quelque service que ce soit, aux autres groupes de l'ASL.

Sans émotion apparente quant à son échec relatif, l'imam Kader acquiesça.

Il réunit alors sa troupe, et, pour justifier son choix, non seulement il reprit son argument présenté devant les autres responsables de l'ASL, mais encore, il s'appuya aussi sur un épisode historique précis, relaté par Ibn Ishâq dans la Sîrah (histoire du Prophète), et sur la promesse universelle qui en fut tirée:

Une délégation de moines du monastère Sainte-Catherine vint visiter le Prophète pour lui demander sa protection, et en retour celui-ci leur octroya une charte dont les termes étaient les suivants:

« Ceci est un message de Muhammed ibn Abdoullah, constituant une alliance avec ceux dont la religion est le Christianisme. Que nous soyons proches ou éloignés, nous sommes avec eux. Moi-même, les auxiliaires de Médine et mes fidèles, nous nous portons à leur défense, car les Chrétiens sont mes citoyens. Et par Allah, je résisterai contre quoi que ce soit qui les contrarie. Nulle contrainte contre eux, à aucun moment. Leurs juges ne seront point démis de leurs fonctions, ni leurs moines expulsés de leurs monastères. Nul ne doit jamais détruire un édifice religieux leur appartenant, ni l'endommager, ni en voler quoi que ce soit pour ensuite l'apporter chez les Musulmans. Quiconque en vole quoi que ce soit, celui-là viole l'alliance de Dieu, et désobéit à Son Prophète. En vérité, les Chrétiens sont mes alliés, et sont assurés de mon soutien contre tout ce qui les indispose. Nul ne doit les forcer à voyager ou à se battre contre leur gré. Si besoin est, les Musulmans doivent se battre pour eux. Si une femme chrétienne est mariée à un Musulman, ce mariage ne doit pas avoir lieu sans son approbation. Une fois mariée, nul ne

doit l'empêcher d'aller prier à l'église. Leurs églises sont sous la protection des Musulmans. Nul ne doit les empêcher de les réparer ou de les rénover, et le caractère sacré de leur alliance ne doit être violé en aucun cas. Nul Musulman ne doit violer cette alliance, et ceci, jusqu'au Jugement Dernier ».

Abdel était sans nul doute un grand admirateur de l'imam Kader. Néanmoins, il avait visiblement du mal à digérer l'idée qu'il dût renoncer à des actions directes contre Assad pour protéger des *dhimmis* contre des frères en religion, quand bien même ces frères appartiendraient à l'organisation de Daech. Certes, il ne partageait pas la radicalité de cette dernière, mais elle n'en était pas moins constituée de Musulmans.

Lors d'une consultation, il s'en ouvrit à l'imam Kader, qui lui répondit: « Un Musulman qui rompt sciemment le pacte de notre Prophète, demeure-t-il un Musulman? ».

Abdel protesta: « Cette charte ne peut être authentique, car elle contredit le verset coranique suivant: *Ô vous qui croyez, ne prenez pas les Juifs et les Chrétiens comme alliés, ils sont alliés les uns pour les autres. Celui qui, des vôtres, en fera des alliés, sera des leurs. Allah ne guide pas un peuple d'injustes (Sourate 5, verset 51) ».*

L'imam Kader répondit: « Quelques lignes en-dessous de ce verset, il est précisé de qui Dieu parle dans ce que tu viens de citer: *Ô vous qui croyez, ne prenez pas comme associés ceux qui, parmi les peuples ayant reçu le Livre avant vous, et parmi les incrédules, tournent en dérision votre religion, et en font un motif de distraction. Craignez Allah si vous êtes croyants (Sourate 5, verset 57).* Abdel, le Coran est une globalité vivante, où les versets se renvoient les uns aux autres. Il n'est pas possible de tirer un passage, et de l'interpréter indépendamment du reste. Les gens du Livre dont parle ton verset sont ceux qui ne nous respectent pas en nos croyances. L'expression *ceux qui, parmi* montre bien qu'un tri doit être fait. Tous les gens du Livre ne sont pas à mettre dans le même sac: *Les gens du Livre ne sont pas tous semblables: il en est qui veillent, lisent les versets d'Allah durant la nuit, et se prosternent. Ils croient en Allah et au Jour Dernier, recommandent le bien, interdisent le mal, et s'empressent d'accomplir des œuvres pieuses. Ce sont des gens vertueux. Quelque bien qu'ils fassent, il ne sera pas nié. Car Allah est au courant de ceux qui Le craignent (Sourate 3, versets 113-115).* Un autre passage vient confirmer l'idée selon laquelle les seuls qui soient exclus de toute possibilité d'alliance avec les Musulmans sont ceux qui les ont agressés à cause de leur religion, ou pour les dépouiller de leurs biens: *Allah ne vous défend pas d'être bienfaisants et équitables envers ceux qui ne vous ont pas combattus pour la religion et ne vous ont pas chassés de vos demeures. Car Allah aime les équitables. Allah*

vous défend seulement de prendre pour alliés ceux qui vous ont combattus pour la religion, vous ont chassés de vos demeures, et ont aidé à votre expulsion. Et ceux qui les prennent pour alliés sont des injustes (Sourate 60, versets 8 et 9) ».

Abdel rétorqua encore: « Les Chrétiens de Syrie soutiennent Assad contre les Sunnites. Ils n'entrent donc pas dans les conditions d'une alliance avec nous ».

L'imam Kader précisa: « Le régime de Damas a attisé leurs inquiétudes face à la majorité sunnite, en leur montrant le sort des Coptes en Égypte par exemple, de manière à pouvoir les manipuler. Ce n'est pas la perversion de leurs cœurs qui les a poussés vers Assad, mais simplement la peur. L'exigence d'équité nous impose d'essayer d'entrer dans les motivations de ceux qui se sont opposés à nous avant de les condamner. Par ailleurs, nombre de Chrétiens soutiennent aussi l'ASL. Là pareillement, il ne faut pas tous les mettre dans le même sac. Et si nous voulons que davantage encore, dans ce pays et en dehors, nous soutiennent, nous devons leur tendre la main ».

Visiblement exaspéré, Abdel jeta son dernier argument: « Personne ne nous aidera. Nous ne sommes qu'une modeste brigade. Tu sais bien que nous n'avons aucune chance ».

L'imam sourit, et dit: « Alors nous mourrons en martyrs ».

Malik intervint finalement: « Nous ferons comme tu as dit ».

L'imam Kader leur indiqua son choix: la protection de la localité de Nasara, une petite bourgade chrétienne très proche des lignes de Daech. Elle disposait déjà d'une milice, dirigée par un commandant libanais: Alain Dhi-Boun, ancien des Forces Spéciales, formé en France. L'imam précisa: « Selon un dicton chrétien: *Aide-toi, et le Ciel t'aidera*. En vertu du pacte de notre Prophète, nous prenons notre part de responsabilité dans cette aide du Ciel ».

Parvenus aux abords de Nasara dans leurs huit pick-ups en arborant des drapeaux blancs, les soldats de l'imam Kader en descendirent, et s'assirent devant les murs de la bourgade. Alors, Malik, l'homme de confiance de l'imam, s'avança seul.

Des sentinelles de Nasara le mirent en joue et le tinrent en respect. Une autre était déjà partie avertir le commandant Alain.

Pendant ce temps, Malik, très calme, se récitait un passage de *la Conférence des Oiseaux*, le classique de Farid al-Din Attar.

Le commandant Alain était chez le Père Raif, qui passait pour être un Saint. Ce dernier était sans conteste le guide spirituel de tous les Chrétiens de la région.

La sentinelle arriva, et leur déclara: « Une troupe de l'ASL, d'une

quarantaine d'hommes, stationne devant les murs de Nasara. Un d'eux s'est présenté seul à la porte. Nous le tenons, mais ne savons qu'en faire ».

Le commandant Alain, un homme vif, mais avec un certain sang froid, interrogea le prêtre du regard.

Celui-ci dit: « Tout homme qui se présente avec un drapeau blanc est un invité ».

Alain lui répliqua: « Je me dois de considérer l'option que ce soit un piège ».

Le Père Raif lui répondit: « Prends les précautions élémentaires, mais viens à lui avec la paix dans ton bagage. Sauf preuve du contraire, un homme qui se présente de manière pacifique doit être traité *a priori* en partant du principe qu'il est de bonne foi. Le tout est de ne pas non plus se montrer complètement idiot ».

Alain se leva et lui dit: « Je vous comprends mon Père ». Il partit alors à la rencontre de l'envoyé.

Voyant ce dernier, Alain fut frappé par son aura de douceur et de noblesse. Elle lui rappelait précisément celle du Père Raif! Aussitôt, à son cœur défendant, il éprouva du respect pour lui.

Il lui dit: « La paix soit sur toi. Tu es venu avec un drapeau blanc, et nous sommes prêts à te recevoir en hôte de marque. Je constate que tu n'es pas visiblement armé, mais tu comprendras qu'en tant que commandant de cette place, je me dois de prendre toutes les précautions pour préserver la sécurité des miens. Il convient donc que je donne la consigne de te fouiller très rigoureusement ».

Malik demanda s'il y avait une femme dans les environs. Alain, étonné de la question, lui précisa qu'il était hors de question qu'il lui livre la moindre femme, mais Malik sourit, et le rassura sur ce point: « Vos femmes sont vôtres, et quiconque s'avisera d'y toucher trouvera nos armes sur son chemin. Assure-moi seulement qu'il n'y a pas de femme dans les environs ».

Alain comprit, et envoya quelques hommes aux alentours. Deux femmes, qui venaient chercher de l'eau au puits voisin, furent invitées à rentrer rapidement chez elles, les soldats portant à leur place les jerrycans remplis. Enfin, la certitude put être affirmée.

Malik, toujours souriant, se déshabilla alors lui-même intégralement, et Alain put vérifier qu'effectivement, il n'était pas armé. Il lui permit donc, après s'être rhabillé, d'entrer dans la bourgade. Ceci fait, il l'emmena directement au Père Raif.

Alain commença par faire son rapport à ce dernier. Une fois que le

commandant eût terminé, le prêtre se tourna vers Malik, et lui demanda: « Comment se fait-il qu'un Musulman, par définition pudique, se soit déshabillé de lui-même, sans que personne l'y ait forcé? Tu aurais pu simplement repartir! ».

Malik répondit: « La pudeur est d'abord dans l'âme. Elle ne s'exprime pas toujours de la manière dont on s'y attend. Dans le Coran, à la sourate 18, apparaît un personnage étrange, présenté comme un des serviteurs d'Allah, et que l'on surnomme *Al-Khadir* ». Il récita alors:

Rappelle-toi, quand Moïse dit à son valet: "Je n'arrêterai pas avant d'avoir atteint le confluent des deux mers, dussé-je marcher de longues années". Puis, lorsque tous deux eurent atteint le confluent, ils oublièrent leur poisson, qui prit alors librement son chemin dans la mer. Puis, lorsque tous deux eurent dépassé cet endroit, il dit à son valet: "Apporte-nous notre déjeuner: nous avons rencontré de la fatigue dans notre présent voyage". Le valet dit: "Quand nous avons pris refuge près du rocher, vois-tu, j'ai oublié le poisson. Le Diable seul m'a fait oublier de te le rappeler. Et il a curieusement pris son chemin dans la mer". Moïse dit: "Voilà ce que nous cherchions". Puis, ils retournèrent sur leurs pas, suivant leurs traces. Ils trouvèrent l'un de Nos serviteurs, à qui Nous avons donné une grâce de Notre part, et à qui nous avons enseigné une science émanant de Nous. Moïse lui dit: "Puis-je te suivre, à la condition que tu m'apprennes ce qu'on t'a appris concernant une bonne direction?". L'autre dit: "Vraiment, tu ne pourras jamais être patient avec moi. Comment endurerais-tu sur des choses que tu n'embrasseras pas par ta connaissance?". Moïse lui dit: "Si Allah le veut, tu me trouveras patient. Et je ne désobéirai à aucun de tes ordres". "Si tu me suis, dit l'autre, ne m'interroge sur rien, tant que je ne t'en aurai pas fait mention". Alors, les deux partirent. Et après qu'ils furent montés sur un bateau, l'homme y fit une brèche. Moïse lui dit: "Est-ce pour noyer ses occupants que tu l'as ébréché? Tu as commis, certes, une chose monstrueuse!". L'autre répondit: "N'ai-je pas dit que tu ne pourrais pas garder patience en ma compagnie?". "Ne t'en prends pas à moi, dit Moïse, pour un oubli de ma part. Et ne m'impose pas de grandes difficultés dans mon affaire". Puis, ils partirent tous deux. Et quand ils eurent rencontré un enfant, l'homme le tua. Alors, Moïse lui dit: "As-tu tué un être innocent, qui n'a tué personne? Tu as commis, certes, une chose affreuse!". L'autre lui dit: "Ne t'ai-je pas dit que tu ne pourrais pas garder patience en ma compagnie?". "Si, après cela, je t'interroge sur quoi que ce soit, dit Moïse, alors ne m'accompagne plus. Tu seras alors excusé de te séparer de moi". Ils partirent donc tous deux. Et quand ils furent arrivés à un village habité, ils demandèrent à manger à ses habitants. Mais ceux-ci refusèrent de leur donner l'hospitalité.

Ensuite, ils y trouvèrent un mur sur le point de s'écrouler. L'homme le redressa. Alors, Moïse lui dit: "Si tu voulais, tu aurais bien pu pour cela réclamer un salaire". "Ceci marque la séparation entre toi et moi, dit l'homme. Je vais t'apprendre l'interprétation de ce que tu n'as pu supporter avec patience. Pour ce qui est du bateau, il appartenait à des pauvres gens qui travaillaient en mer. Je voulais donc le rendre défectueux, car il y avait derrière eux un roi qui saisissait de force tout bateau. Quant au garçon, ses père et mère étaient des croyants. Nous avons craint qu'il ne leur imposât la rébellion et la mécréance. Nous avons donc voulu que leur Seigneur leur accordât en échange un autre, plus pur et plus affectueux. Et quant au mur, il appartenait à deux garçons orphelins de la ville, et il y avait dessous un trésor à eux. Et leur père était un homme vertueux. Ton Seigneur a donc voulu que tous deux atteignent leur maturité, et qu'ils extraient eux-mêmes leur trésor, par une miséricorde de leur Seigneur. Je ne l'ai d'ailleurs pas fait de mon propre chef. Voilà l'interprétation de ce que tu n'as pas pu endurer avec patience" (Sourate 18, versets 60-83).

Malik commenta: « Permettez que je vous donne une interprétation possible. Le confluent des deux mers que Moïse veut atteindre avec son serviteur, c'est la Sagesse en Allah. Pourquoi *deux mers*? La véritable Sagesse, c'est celle qui permet au Ciel et à la Terre de se rencontrer. Quiconque ne jure que par l'un ou que par l'autre, celui-là se coupe d'une part de son humanité, telle qu'Allah l'a voulue, c'est-à-dire précisément en tant que synthèse entre le Ciel et la Terre. Le serviteur, c'est la Raison de Moïse. La Raison est la servante de l'Homme, mais est-elle suffisante pour lui obtenir la Sagesse? Quant au poisson, c'est le fruit de la Sagesse en l'esprit de l'Homme, lorsque celui-ci s'y fait réceptif ».

Malik s'interrompit un instant, jeta un coup d'œil autour de lui, et constata que son auditoire l'écoutait avec attention.

Il poursuivit: « Alors que Moïse et son serviteur se tiennent face au confluent des deux mers, c'est-à-dire face à la Sagesse, ledit serviteur oublie le poisson, ou en d'autres termes, le fruit de la Sagesse. Comment oublie-t-on une chose? En étant préoccupé par une autre. Lorsque la Raison fonctionne en vase clos, qu'elle se prend pour la mesure de tout, elle referme alors l'esprit de l'Homme, le rend petit, étroit, myope, lourd et préoccupé. Précisément tout le contraire de la Sagesse, qui elle, ouvre l'esprit, le rend vaste, large, voyant loin, léger et serein. La Raison est un bon outil, mais en user avec sagesse, c'est ne pas se crisper sur elle, ne pas l'idolâtrer. A l'étape suivante, Moïse et son serviteur dépassent le confluent des deux mers. Ils ne sont donc plus face à la Sagesse. Alors seulement, Moïse se rappelle du poisson. Il se rend compte du fait que, malgré sa Raison qui travaille, qui est à sa disposition, il lui manque

quelque chose. Il comptait sur sa Raison, mais sa Raison ne lui suffit pas. Pourtant, elle est sa servante. Alors il lui demande de lui apporter ce qui lui manque, le fruit de la Sagesse, mais sa Raison l'a perdu, Satan le lui a fait oublier. Comment cela? Par la vanité de se croire la mesure de toute chose. Le poisson est reparti, l'occasion de jouir du fruit de la Sagesse est perdue. Le texte dit encore qu'ils ont dépassé le confluent des deux mers, c'est à-dire le point où l'on rencontre la Sagesse. D'où cela peut-il venir? C'est que l'on n'est pas quand on veut face à la Sagesse. C'est là une affaire d'occasion. Allah nous place parfois dans des contextes favorables, dont il nous appartient de tirer parti pour nous nourrir de la Sagesse, du poisson. Une condition est d'être dans un état d'esprit de recherche, ce qui était le cas de Moïse: *Je n'arrêterai pas avant d'avoir atteint le confluent des deux mers, dussé-je marcher de longues années.* Et une autre condition est de chercher de la bonne manière. Mais Moïse comptait trop sur sa Raison. Se rendant compte de son égarement, mais ne sachant pas encore à quoi il est dû, toujours avec son serviteur, sa Raison, il revient sur ses pas. Il se remet donc à la recherche de la Sagesse, mais en prenant comme modèle sa première approche, c'est ce qu'indique le fait qu'il revienne sur ses pas. Il se confie encore à sa Raison pour reconstituer le parcours qu'il avait emprunté. Mais précisément à cause de cela, il ne peut pas retrouver le confluent des deux mers, la Sagesse. Celle-ci ne se situe pas dans l'ancien, mais dans l'ouverture au Nouveau, à l'Insaisissable ».

Parvenu à ce point de l'explication, Alain s'agita un peu. Il ne lui était pas aisé de suivre le cours complexe de la pensée de Malik. Toutefois, il se reprit vite: il avait le goût d'apprendre.

Tout à son affaire, Malik ne remarqua pas le désarroi du commandant chrétien, et continua de déployer son commentaire: « Dans Sa miséricorde, Allah met alors Moïse en contact avec un de Ses serviteurs, traditionnellement surnommé Al-Khadir, qui agit apparemment à contre-sens de tous Ses commandements, et qui pourtant accomplit Sa volonté. Cet homme, par l'irrationalité dont il semble faire preuve, a pour rôle d'apprendre à Moïse à relativiser les discours de sa Raison, à expérimenter le fait qu'il y a un au-delà de la Raison. Tout d'abord, Al-Khadir fait une brèche dans un bateau, de manière à ce que le roi de la contrée ne s'en empare pas. Le bateau est un véhicule, tout comme le corps peut l'être aussi pour l'âme. On peut rapprocher la brèche dans le bateau de la maladie du corps. Quant au roi, c'est la vanité de la vie d'ici-bas, qui n'est que *jeu, amusement, vaine parure et course à l'orgueil* (Sourate 57, verset 20). Dans Sa miséricorde, Allah nous frappe parfois d'une maladie pour que la vanité de la vie d'ici-bas ne puisse pas s'emparer de nous. Ensuite, Al-Khadir tue un enfant, qui risquait d'imposer *rébellion et mécréance* à ses parents, qui étaient de pieux croyants. L'enfant peut symboliser nos

créations, nos projets de vie, etc. Allah parfois les détruit de manière à ce que leur réussite ne nous monte pas à la tête, et ne signe pas notre perte. Enfin, Al-Khadir et Moïse parviennent à un village, dont les habitants refusent de les nourrir. Moïse représente la quête de la Sagesse divine, et Al-Khadir en symbolise l'action. Quant aux habitants du village, ils sont les Hommes uniquement préoccupés par la vie d'ici-bas. Ces derniers refusent de reconnaître et d'alimenter l'action de la Sagesse divine, et sa quête. Ils y voient là une perte dans leurs affaires. En repartant, Al-Khadir reconstruit un mur effondré, et par là même en recouvre un trésor. Ce trésor appartenait à un père vertueux, qui peut être interprété comme étant Allah même (non au sens du Père tel que compris par les Chrétiens, mais sur un plan purement analogique). Et les deux orphelins, laissés par ce père, doivent découvrir ledit trésor par eux-mêmes, une fois qu'ils seront devenus adultes. Ces deux orphelins sont tels, car ils sont séparés de leur Créateur, Allah. Ils doivent d'abord mûrir par les épreuves de la vie et la bonne gouvernance de leurs âmes avant de trouver le trésor divin sous un mur. Qu'est-ce que ce mur? C'est une résistance. Allah résiste à la soif d'absolu de l'Homme, ceci afin de permettre à ce dernier de rechercher en lui-même les ressources pour décroquer son petit *Moi*, pour se dépasser, se déployer sans fin vers son accomplissement. Et comment est-ce qu'Allah résiste à l'Homme? En plaçant un mur dans le cœur même de ce dernier, *mur* qui le frustre et l'étouffe, car le trésor qu'il recouvre, et dont l'Homme a le pressentiment, c'est une ouverture sur l'Infini. Par ailleurs, pourquoi parle-t-on de *deux* orphelins dans cette parabole, et pas d'un seul? Pour représenter les deux aspects de l'Homme: l'un terrestre, et l'autre céleste. Les deux doivent également mûrir pour découvrir par eux-mêmes le trésor caché d'Allah. Et pourquoi doivent-ils le trouver par eux-mêmes? Parce que cela va dans le sens de la dignité humaine, telle que voulue par Allah. C'est parce que l'Homme a la liberté de conquérir le Paradis qu'il a une dignité supérieure à tout le reste de la Création. Louanges à Allah pour cette grâce! Et le prix à payer pour cette liberté, c'est le risque de s'égarer, de décider de se détourner, option respectée par Allah. Moïse, ne voyant que les actions d'Al-Khadir sans en connaître le sens, et s'appuyant toujours sur sa Raison, ne comprend goutte à tout cela, et comme il ne cesse de contester le bien-fondé des actions auxquelles il assiste, il s'exclut lui-même de la Sagesse. Alors, Al-Khadir, qui dit ne pas agir de lui-même, mais sous inspiration céleste, lui fournit le secret: la patience. Nous ne pouvons pas comprendre grand chose à la trame divine, mais nous pouvons accepter cette incompréhension par la patience. C'est-à-dire par la foi en la bienfaisance d'Allah. Ainsi, par la foi, nous pouvons demeurer ouverts à l'Insaisissable, à la Sagesse, dont nous obtiendrons le fruit, le poisson, quand Dieu le voudra ».

Le Père Raïf hocha la tête en guise d'approbation. Malik lui sourit, et enchaîna: « En outre, Al-Khadir nous apprend autre chose: les commandements divins sont relatifs quant à leur application formelle. Il peut arriver que la volonté d'Allah soit dans leur non-accomplissement, dès lors que cela sert la cause divine. Et quelle est cette *cause divine*? Elle traverse toute la Révélation, et se trouve désignée dans la première sourate, *Al-Fâtiha*, qui synthétise tout le Coran, et où Allah ne Se présente que sous un seul Nom-attribut: *le Miséricordieux*. S'Il ne Se présente que sous ce Nom-attribut, c'est parce qu'il s'agit là du plus fondamental. La miséricorde est la clef de tout le Coran. Les autres attributs d'Allah, même les plus contraires à la miséricorde, découlent de celui-là. Ainsi, quand la colère d'Allah frappe les Hommes, cela prend son sens dans la miséricorde divine. Ce n'est pas une colère comme celle qu'éprouvent les Hommes. Allah ne S'emporte pas, et n'est pas sous l'emprise des émotions. Ce serait contraire à Sa toute-puissance. Mais il arrive que, selon la perspective humaine, l'action d'Allah prenne l'apparence d'une violence colérique. Et pourtant, même cette action, aussi absurde puisse-t-elle paraître, est dictée par Sa miséricorde. Dans un hadith authentique rapporté par Muslim, d'après Abdullah Ibn'Amrou Ibn Al-Ass, le Prophète a dit: *Une fois la conception des créatures terminée, Allah a écrit au-dessus de Son trône: "Ma miséricorde a précédé Ma colère"*. C'est ce que montre la parabole d'Al-Khadir. Plus généralement, toute action d'Allah est nécessairement motivée par la miséricorde, et tout verset de la Révélation, comme tout hadith authentique, doit être interprété à cette aune. L'Homme étant le lieutenant d'Allah sur Terre (Sourate 2, verset 30), il s'agit donc pour lui, à l'image de son Créateur, de favoriser la paix et la miséricorde ici-bas, et ceci, tout en préservant son affirmation de l'Unicité divine. Bien sûr, considérer que l'accomplissement formel des commandements d'Allah ne doit pas être systématique, et qu'il convient de s'interroger sur ce qui, à Ses yeux, est opportun dans telles ou telles circonstances, ceci nous ouvre sur une bien dangereuse liberté, et peut justifier tout et n'importe quoi. *Allah égare par le Coran beaucoup de gens, et Il guide par le Coran beaucoup de gens (Sourate 2, verset 26)*. C'est-à-dire que l'interprétation que l'on fait du Coran est elle-même révélatrice de la bonne santé ou de la perversion de chaque cœur. Allah teste l'Homme par Sa Révélation même. L'Homme au cœur sain, Il le renforce en sa voie: *Dieu affermira les pas de ceux qui ont choisi la bonne direction (Sourate 19, verset 76)*; et l'Homme au cœur pervers, lui aussi, Il le renforce en la voie qui lui est propre: *A celui qui s'aveugle à l'égard du rappel du Miséricordieux, Allah lui adjoindra alors un diable comme conseiller (Sourate 43, verset 36)*. Cette liberté fait peur, et est rarement reconnue par mes coreligionnaires, qui préfèrent se réfugier dans les mille et une règles édictées par la Tradition. Mais

Allah nous a voulu responsables: *Chacun est responsable de ses propres actes (Sourate 52, verset 21)*, et en perpétuelle recherche: *Voici un Livre béni: Nous te l'avons révélé, de façon à ce que les Hommes puissent en méditer les versets, et que les gens intelligents puissent s'en souvenir (Sourate 38, verset 29)*. Les versets sont donc à méditer par des individus assumant leur responsabilité devant Dieu, dans le cadre de leurs limites personnelles: *Dieu n'impose à chaque âme qu'en fonction de sa capacité propre (Sourate 2, verset 286)*. L'Islam n'est de ce fait pas un ensemble de règles à appliquer bêtement. L'Islam, c'est d'abord une spiritualité, qui est dans un rapport de vivification mutuelle avec la Révélation divine. Et cette spiritualité doit être lentement approfondie, dans une quête sans fin, par une interaction constante entre notre étude de la Révélation et la vie que nous menons. L'épisode que je viens de vous présenter contribue de ce fait à préciser le statut des commandements divins: comme vous autres, Chrétiens, le dites, ce n'est pas la lettre qui compte, mais l'esprit ».

Une fois ce commentaire terminé, Malik se tut quelques instants. Nul dans la pièce n'interrompit ce silence. Alain, décontenancé, le regardait fixement, sans savoir que dire. Quant au Père Raif, il souriait. Il était visiblement très heureux.

Au bout d'un temps, qui sembla être une éternité, Malik reprit: « Pour ce qui est de mon cas, vous vouliez me faire une fouille au corps pour vous assurer que je n'étais pas armé. Si je vous avais laissé faire, vous vous seriez mis dans votre tort en me causant cet affront, et à travers moi, en outrageant ceux qui m'envoient. A distance, ils observaient la scène, et j'aurais de toute manière dû mentionner cette éventuelle insulte dans mon rapport. Il n'est pas question que je mente à ma communauté. De ce fait, cela aurait pu constituer un frein à la volonté de notre imam de vous aider, alors que lui-même doit déjà gérer des objections de la part de certains de ses hommes. Par une telle attitude, pourtant bien compréhensible, vous auriez renforcé l'opposition à ce projet. Alors, pour vous éviter ces désagréments, et malgré les exigences de pudeur auxquelles je suis tenu, j'ai décidé de me déshabiller moi-même. L'initiative venant de moi, rien ne pouvait vous être reproché, et pourtant, vous obteniez satisfaction, ce qui est naturel, car cela ressortait de la plus élémentaire des prudences. Je peux donc faire un rapport satisfaisant, et ceci, sans véritablement mentir. L'on me reprochera certes mon manque de pudeur, mais on mettra ça sur le compte de ma naïveté. Seul mon imam comprendra, et Allah ».

Le Père Raif prit alors la parole: « Ce que tu dis est vrai. Dans l'épisode coranique quant à la leçon de patience faite à Moïse face aux agissements apparemment insensées d'Al-Khadir, qui représente la trame divine en action, j'y reconnais l'enseignement et la vie de mon propre guide. Face à l'apparente absurdité de son sacrifice, et à l'angoisse qu'il en conçut, il s'abandonna

simplement à la confiance en Dieu: *"Abba, ô mon Père, tout T'est possible. Éloigne de moi cette coupe de douleur. Toutefois, non pas ma volonté, mais Ta volonté"* (Marc, Chapitre 14, verset 36). Et c'est aussi ce que fit sa mère, Marie, dont les états d'âme ne sont pas rapportés, mais dont nous pouvons deviner la souffrance selon la parole de Siméon: *Siméon les bénit, et dit à sa mère: "Voici, cet enfant est destiné à amener la chute et le relèvement de plusieurs en Israël, et à devenir un signe qui provoquera la contradiction, et à toi-même, une épée te transpercera l'âme, afin que les pensées de beaucoup de cœurs soient dévoilées"* (Luc, Chapitre 2, versets 34-35). Et à côté de la souffrance de Marie dont ce passage témoigne par anticipation, nous pouvons aussi y déceler son degré d'abandon, similaire à celui dont elle fit preuve lors de l'Annonciation, lorsqu'elle acquiesça non seulement à l'enfantement du Messie, mais encore, à l'ensemble du dessein lui étant rattaché: *"Voici la servante du Seigneur: qu'il me soit fait selon ta parole"* (Luc, Chapitre 1, verset 38). Nous sommes en accord sur ce point: la Raison ne suffit pas pour suivre le Seigneur. Il convient en outre d'accepter de se laisser dépasser par la trame divine, et de l'accueillir avec patience, foi et espérance. Quant à tes propos sur la relativité pratique des règles divines, ils me font penser à un autre passage... ». Et il récita:

Un jour de Sabbat, Jésus traversait des champs de blé. Ses disciples se mirent à cueillir des épis le long du chemin. Les Pharisiens dirent alors à Jésus: "Regarde, pourquoi tes disciples font-ils ce que notre loi ne permet pas le jour du Sabbat?". Jésus leur répondit: "N'avez-vous jamais lu ce que fit David un jour où il se trouvait en difficulté, parce que lui-même et ses compagnons avaient faim? Il entra dans la Maison de Dieu, et mangea les pains offerts à Dieu. Abiatar était le Grand-Prêtre en ce temps-là. Notre loi permet aux seuls prêtres de manger ces pains, mais David en prit, et en donna aussi à ses compagnons". Jésus leur dit encore: "Le Sabbat a été fait pour l'Homme; l'Homme n'a pas été fait pour le Sabbat. Voilà pourquoi le Fils de l'Homme est maître du Sabbat" (Marc, Chapitre 13, versets 23-28).

Le Père Raif ajouta: « Dans la version de Matthieu pour ce même épisode, Jésus précise encore sa pensée de la manière suivante: *Si vous saviez vraiment ce que signifient ces mots de l'Écriture: "Je désire la bonté, et non les sacrifices d'animaux", vous n'auriez pas condamné des innocents.* (Matthieu, Chapitre 12, verset 7). Ainsi, les règles ne valent pas par elles-mêmes. Elles sont certes des points de repère, mais leur valeur réside d'abord dans la bonté et le bon sens qui doivent motiver leur application ou leur suspension, selon les circonstances. ».

Alain, revenant à des considérations plus prosaïques, demanda alors à

Malik: « Pourquoi viens-tu à nous? ».

Celui-ci répondit: « Notre imam a décidé de contribuer à votre défense contre Daech, en vertu du pacte passé entre notre Prophète et les moines de Sainte-Catherine, et qui engage tous les Musulmans envers les Chrétiens, dès lors que ces derniers restent pacifiques envers nous ».

Le Père Raif dit: « Vous êtes des Sunnites, et vous savez que notre communauté est une alliée traditionnelle du régime de Damas. Les amis de vos ennemis ne sont-ils pas vos ennemis? Pourquoi feriez-vous cela? ».

Malik précisa: « Allah nous a prescrit le pardon, et par ailleurs, vous n'avez pas directement pris les armes contre nous. Vous n'êtes actuellement pas une menace à notre encontre, et vos manquements du passé ne nous dédouanent pas de nos obligations: nous aimons à répondre à une mauvaise action par une bonne. En outre, nos religions sont sœurs, et par delà même nos différences religieuses, nous sommes de la même famille humaine: selon la formule coranique, sauver un Homme, c'est sauver toute l'Humanité (Sourate 5, verset 32). En tâchant de vous protéger, nous nous protégeons donc nous aussi: nous protégeons l'Humanité en nous, et préservons ainsi la Création divine, telle qu'Allah l'a voulue ».

Le Père Raif demanda encore: « Avez-vous des conditions? ».

Malik sourit: « Pas de condition. Simplement, si les troupes d'Assad interviennent pour vous protéger, nous les laisserons faire, et nous retirerons. Le régime de Damas est notre ennemi, mais avant de nous concentrer sur lui, nous devons unir la résistance en un ensemble sain et cohérent, et pour cela nous purger des Islamistes radicaux. La stratégie que nous prônons vis-à-vis des soldats d'Assad est donc de seulement les contenir en attendant l'assainissement de notre camp. Mais nous ne les empêcherons pas d'éventuellement intervenir pour protéger des communautés menacées. Cette stratégie n'est pas communément partagée par l'ASL dans sa globalité ».

Alain intervint: « Une intervention des troupes d'Assad est hors de propos: en face de nous, il y a Daech, sur notre flanc gauche, il y a Al-Nostra, qui actuellement est en paix armée avec Daech, état de tension qui retarde leurs attaques respectives contre nous, et nos éventuelles voies de repli sont coupées par vos camarades de l'ASL, qui n'ont aucune intention de nous laisser passer, et qui nous empêchent surtout d'évacuer nos civils vers Damas. Notre seule perspective est l'anéantissement total, et notre seul enjeu, de tirer notre révérence la tête haute, car même si nous perdrons nos vies, nous nous attachons à sauvegarder notre dignité, cela seul que nul ne peut nous forcer à abandonner. Et ce n'est pas votre quarantaine d'hommes qui changera la donne. Les forces en face de nous sont par trop déséquilibrées. Si vous restez avec nous, simplement, vous mourrez avec nous. Rien de plus ».

Malik sourit: « Cela nous convient ».

Il fut donc décidé que l'imam Kader s'installerait dans la demeure même du Père Raif. Quant à ses hommes, ils montèrent des tentes sur la Place du marché. Ceci leur évitait la proximité avec les femmes des Chrétiens, comme c'eut été le cas s'ils avaient vécu chez l'habitant, selon ce qui leur avait été proposé de prime abord.

Bientôt, grâce à l'important « trésor de guerre » de la brigade de l'imam Kader, et avec le concours des contacts informels que celui-ci avait gardé au sein de l'ASL, des fournitures, tant alimentaires que militaires, commencèrent à parvenir à Nasara, mettant fin aux rationnements insupportables et à la quasi-famine qui y sévissait.

Et c'est alors que cette nouvelle vie en commun commençait à peine à s'organiser qu'apparurent Vladimir et César.

Après avoir pu se restaurer et se laver, les deux prisonniers furent reçus par l'imam Kader, le Père Raif et Alain.

Ce dernier leur lança: « Vous venez faire du tourisme? Désolé pour notre hospitalité défaillante ».

Vladimir regardait le sol d'un air totalement détaché.

César répondit: « Vlad est un ancien commando des forces spéciales russes, et moi, de celles du Brésil. Nous venons à titre privé pour vous aider, mais n'avons pas pu vous en avertir en amont, du fait de l'isolement de votre bourgade. Nous avons donc choisi de prendre le risque de venir vous trouver à l'aveugle ».

Le Père Raif demanda: « Qu'est-ce qui vous fait penser qu'on a besoin de vous? ».

Vladimir laissa échapper un soupir.

César répondit: « Nous savons que les lignes de Daech sont seulement à une quinzaine de kilomètres à vol d'oiseau, et que vous avez fait le choix de la résistance. Vlad et moi sommes comme deux frères. Nous vivons à Belgorod, d'où nous gérons la surveillance d'une chaîne de supermarchés, et notre paroisse envoie régulièrement des aides aux Chrétiens de Maaloula, durant les phases où cette ville est sous le contrôle de Damas. Nous avons finalement entendu parler de votre situation désespérée à Nasara, et avons décidé de vous faire bénéficier de notre savoir-faire en matière d'actions guerrières. Nous ne pouvions pas vous laisser vous faire massacrer sans agir».

Alain s'exclama: « Si vous êtes des équivalents chrétiens des terroristes de Daech, nous n'avons rien à faire avec vous! ».

Vladimir leva silencieusement les yeux sur Alain.

César rétorqua: « Nous ne venons pas dans le cadre d'une guerre sainte

contre l'Islam! Nous ne venons pas pour tuer du Musulman! Nous croyons que tous les Hommes, quelles que soient leurs croyances, peuvent vivre ensemble, en paix. C'est cette vision que nous défendons. Maintenant, vous êtes dans une position de faiblesse criante, et nous voulons associer notre sort au vôtre. Au nom de cette vision. La vie d'un Homme ne prend sens que quand elle se voue à une cause plus grande qu'elle-même. C'est d'une certaine version de l'Humanité dont nous souhaitons porter témoignage par notre action. Et pourquoi vous plutôt qu'un village d'une autre zone de conflit? Vlad et moi avons été, entre 2006 et 2010, consultants privés en sécurité auprès des autorités portuaires de Tartous. Nous avons donc déjà une certaine expérience de la Syrie, et c'est comme ça aussi que nous avons appris votre langue. Nous voulions venir vous aider, car nous savions qu'en tant que Chrétiens, vous étiez en danger. Par contre, nous ignorions que vous étiez déjà protégés par des hommes de l'ASL ».

Le Père Raif précisa: « C'est récent, et ils se sont détachés de l'ASL, en fait ».

Alain remarqua ironiquement: « Un beau parleur! Et ton collègue, il a perdu sa langue? ».

Vladimir répondit avec un vague sourire: « Je n'ai rien à ajouter ». Taillé comme un bûcheron, froid comme un bloc de glace, il se dégageait de lui une aura d'immense force spirituelle contenue. Le plus souvent, son regard était vide, mais il suffisait que, d'un coup, il fixât une personne, pour que celle-ci, immédiatement, se sentît foudroyée.

Alain demanda encore: « Comment êtes-vous venus jusqu'ici? ».

César répondit: « Nous avons été déposés par un hélicoptère, avec notre matériel... Vos hommes l'ont bien vu! ».

A la question de savoir qui leur avait fourni cette intendance, il précisa: « En Russie, quand on a les bonnes relations, et qu'on peut aligner suffisamment de billets, l'on obtient tout ce qu'on veut ».

L'imam Kader, qui n'avait pas encore parlé, prit à part le Père Raif et Alain, laissant César et Vladimir seuls dans la pièce.

Le Brésilien pensait à ses deux enfants. En venant en Syrie, il savait qu'il risquait fort de ne plus les voir. Mais il pensait que même dans son éventuelle mort, il leur laisserait un grand exemple de droiture et de courage, un exemple plus riche pour leur édification que tous les discours de morale qu'il pourrait leur servir. Et puis l'autre vérité était que gérer la sécurité d'une chaîne de supermarchés l'ennuyait terriblement. En accompagnant Vladimir dans cette aventure, il renouait avec les montées d'adrénaline de ses missions dans les forces spéciales de son pays. Présentement, il enrageait, car le contrôle de la situation lui échappait. Néanmoins, il serrait les dents, et gardait le silence. Son

regard brûlait d'une colère intense.

Concernant Vladimir, celui-ci était d'une tranquillité parfaite, les yeux sans expression. Il donnait le sentiment du fait que tout ce qui allait suivre ne le concernait plus personnellement.

Les deux étaient libres de leurs mouvements, mais demeuraient simplement assis.

Dehors, le vent soufflait doucement, apportant avec lui des rires d'enfants par les petites fenêtres demeurées ouvertes.

Soudain, la porte s'ouvrit avec fracas, et Alain se précipita, l'arme au poing et hurlant, sur César. Celui-ci leva les bras en signe d'étonnement, et se retrouva avec un pistolet plaqué sur sa tempe.

Le regard de Vladimir se fit d'une vivacité glaçante.

Alain cria au Russe: « Un geste, et il est mort! Et si tu ne me dis pas qui vous êtes vraiment, là encore, il est mort! ».

Le regard de Vladimir se recouvrit à nouveau d'un voile d'indifférence.

César s'écria: « On vous dit la vérité! Comment est-ce qu'on doit vous le prouver? ».

Il n'avait pas peur, mais était simplement agacé de n'être pas cru.

Alain, dépité, hurla de plus belle au Russe: « Tu vas ouvrir ta putain de bouche ou je le bute! »

Vladimir le fixa à nouveau, mais sans mot dire.

César tenta d'apaiser la situation: « On se calme, frère! Nous sommes venus en paix, et tu ne l'impressionneras pas comme ça! ».

Alain, de fureur, avait les yeux exorbités. D'une voix sourde, il déclara au Russe: « Je vais le fumer, juste parce que tu n'auras pas voulu ouvrir ta sale bouche. C'est toi qui vas tuer ton ami en fait! ».

Vladimir lui répondit enfin, d'une voix sans émotion: « César t'a dit la vérité. Je n'ai rien à ajouter. Maintenant, si tu veux l'abattre, tu en as le pouvoir, et c'est de ta responsabilité. Ce n'est pas moi qui ai le doigt sur la gâchette. Fais ce que tu as à faire. Pour ce qui est de ma part, tout est achevé ». Et il rabaissa son regard vers le sol.

César s'exclama alors: « Et merde! Il a raison, tu n'as qu'à tirer, qu'on en finisse! Tu me fatigues! ».

L'imam Kader rit.

Alain sourit.

César ne savait plus que penser.

Vladimir était replongé dans sa mystérieuse vie intérieure.

Quant au Père Raif, il déclara: « C'est sûr, ils ont un mental d'acier ».

L'imam Kader confirma le propos du religieux, dit qu'il les croyait

sincères dans leurs intentions, et proposa qu'on leur laissât une chance de faire leurs preuves. S'ils étaient réellement des anciens des forces spéciales, dans la situation actuelle, leur éventuel apport n'était certes pas à négliger. Seulement, il les prévint du fait qu'ils n'avaient quasiment aucune chance d'en réchapper.

César haussa les épaules, et répondit qu'ils en étaient conscients.

Vladimir resta sans réaction.

Dès le lendemain, les deux anciens commandos durent prendre part à l'entraînement réservé à tout homme valide en âge de prendre les armes (sauf les sentinelles dont c'était le tour de garde, et la section chargée ce jour-là de l'entretien et du développement des installations de défense), supervisé par le commandant Alain, qui lui-même y participait à égalité avec les autres, par souci d'exemplarité.

Au programme, la première prière de la journée pour les Musulmans (*Fajr*), une course à jeun de huit kilomètres, avec sac-à-dos de vingt kilos et kalachnikov, dans un parcours enchaînant les montées et les descentes. Au cinquième kilomètre, un jeune homme de dix-sept ans, Daoud, qui malgré son âge avait récemment été incorporé suite à sa lourde insistance, se laissa distancer. Spontanément, Vladimir et César, qui n'étaient même pas éprouvés, ralentirent alors et l'attendirent. Une fois celui-ci parvenu à leur niveau, ils l'entourèrent, et pendant que le Russe prenait en charge son sac et son arme, le Brésilien l'encouragea autant qu'il le put. Finalement, le jeune homme parvint à la ligne d'arrivée, visiblement très fatigué. Le Russe lui souffla en souriant: « C'est quand on est épuisé que ça devient enrichissant ».

Alain, qui avait assisté à l'initiative des deux nouvelles recrues, apprécia, et ceci d'autant plus qu'il avait au préalable demandé à Daoud de simuler l'épuisement, de manière à tester ses hommes en général, et les deux nouveaux venus en particulier. Et, prenant ces derniers en exemple pour leur solidarité, il admonesta le reste de la troupe, qui elle, n'avait pas attendu: « Un principe de base, Messieurs: on ne laisse personne à l'arrière! ». Une punition générale consista donc à faire cent pompes, avec la promesse d'un petit-déjeuner amputé de sa moitié pour ceux qui n'y parviendraient pas. Comme il se devait, Alain lui-même s'infligea ladite sanction.

Après quoi, l'on prit le petit-déjeuner en silence, avant de débiter le cours théorique, comme chaque matin assuré par Malik, et qui devait préparer l'exercice pratique de l'après-midi.

Ce jour-là, ce fut la tactique de contournement en terrain montagneux, ce qui se prêtait bien à la configuration des lieux où se situait Nasara. L'idée générale était que lorsque l'adversaire tenait une hauteur, pendant qu'une partie de la troupe l'occupait par un feu nourri, les plus aguerris devaient faire